



**Acta fabula**  
**Revue des parutions**  
vol. 23, n° 8, Octobre 2022  
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.14761>

---

# Après la prose, le vers. Anachronisme & tardivité

After Prose, Verse. Anachronism & Tardiness

**Raphaëlle Décloître**



Géraldine Toniutti, *Les derniers vers du roman arthurien. Trajectoire d'un genre, anachronisme d'une forme*, Genève : Droz, coll. « Publications romanes et françaises », 2021, 655 p., EAN 9782600062237.

---



## Pour citer cet article

Raphaëlle Décloître, « Après la prose, le vers. Anachronisme & tardivité », Acta fabula, vol. 23, n° 8, Notes de lecture, Octobre 2022, URL : <https://www.fabula.org/revue/document14761.php>, article mis en ligne le 02 Octobre 2022, consulté le 27 Mai 2024, DOI : 10.58282/acta.14761

---

Raphaëlle Décloître, « Après la prose, le vers. Anachronisme & tardivité »

Résumé - L'ouvrage de Géraldine Toniutti propose une poétique des derniers romans arthuriens en vers (*Claris et Laris, Floriant et Florete, Rigomer, Biauou, Escanor et Melyador*) et interroge pour ce faire les implications esthétiques derrière le choix du vers – choix qui, dans cette fin du xiii<sup>e</sup> siècle, contraste avec la préférence de la matière arthurienne pour de la prose. La notion de *tardivité*, dont l'élaboration constitue l'un des apports indéniables de l'ouvrage, est à cet égard sollicitée pour appréhender historiquement et poétiquement cette production, suivant le postulat que l'étude de la trajectoire d'un genre ne peut faire l'économie de celle de ses dernières manifestations.

Mots-clés - Genre littéraire, Moyen Âge, Prose, Roman arthurien, Vers

Raphaëlle Décloître, « After Prose, Verse. Anachronism & Tardiness »

Summary - Géraldine Toniutti's work proposes a poetic of the last Arthurian romances written in verse (*Claris et Laris, Floriant et Florete, Rigomer, Biauou, Escanor and Melyador*) and questions the aesthetic implications behind the choice of verse. This choice, in the late thirteenth century, contrasts with the preference of the Arthurian domain for prose. The notion of *tardivité* (the elaboration of which constitutes one of the undeniable contributions of this work) is solicited to apprehend historically and poetically this production, following the postulate that the study of the trajectory of a genre need to consider its last manifestations.

# Après la prose, le vers. Anachronisme & tardivité

After Prose, Verse. Anachronism & Tardiness

**Raphaëlle Décloître**

---

Issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2019 devant les deux Universités de Lausanne et de la Sorbonne nouvelle, cet ouvrage propose une poétique des derniers romans arthuriens en vers, pour interroger notamment les implications esthétiques du choix du vers à une époque où les aventures d'Arthur tendent à s'écrire régulièrement en prose. Composés à partir du dernier tiers du xiii<sup>e</sup> siècle, *Claris et Laris* (ca. 1270), *Floriant et Florete* (ca. 1280), *Rigomer* (ca. 1268-1275), *Biaudouz* (entre 1260 et 1269), *Escanor* (1281) et *Melyador* (entre 1362 et 1369 pour la première version et entre 1381 et 1383 pour la seconde) sont en effet des textes à première vue réactionnaires : la prose s'est imposée dans l'écriture romanesque au début du xiii<sup>e</sup> siècle, et si le vers coexiste avec la prose dans la première moitié du siècle, « la fin du xiii<sup>e</sup> siècle est en revanche une période de mutation ; l'écriture en vers résiste, mais est en décalage avec la forme irrémédiablement privilégiée » (p. 9). C'est ce décalage qu'étudie ici Géraldine Toniutti, suivant une perspective théorique et historique, afin de saisir les effets du choix d'une forme maintenant anachronique sur la trajectoire du genre romanesque arthurien.

Au-delà d'une meilleure compréhension d'un corpus ayant jusqu'ici suscité peu d'enthousiasme chez la critique<sup>1</sup>, l'intérêt de l'ouvrage de Géraldine Toniutti pour les études médiévales en particulier et les études littéraires en général réside, d'une part, dans la synthèse qu'elle effectue sur la notion de genre (notamment pour revenir sur la question de son application aux productions du Moyen Âge ; cf. Chapitre 1) et, d'autre part, dans la notion de *tardivité* qu'elle élabore.

## Autour de la notion de tardivité

D'abord entendue dans son sens chronologique et historique (les œuvres tardives sont, par définition, celles qui viennent *après, sur le tard*), la tardivité est envisagée

---

<sup>1</sup> Certains textes ont connu des études isolées, mais n'ont été groupés en corpus qu'en 2011, dans un article de Christine Ferlampin-Acher : « La matière arthurienne en langue d'oïl à la fin du Moyen Âge : épuisement ou renouveau, automne ou été indien ? », *Bulletin bibliographique de la Société Internationale Arthurienne*, vol. 63, 2011, p. 258-294.

par Géraldine Toniutti comme pendant à la notion de précurseur, dans l'objectif de qualifier « celui qui serait l'inverse du pionnier, une sorte de retardataire » (p. 15). En tant que témoins de l'achèvement d'une tradition littéraire et en ce qu'elles permettent de retracer « l'histoire d'une réception, le début et la fin d'un genre » (p. 15), les œuvres tardives sont considérées comme d'un intérêt symétrique à celui habituellement porté aux précurseurs. Suivant le postulat que « l'extinction n'est pas moins intéressante que le commencement » (p. 16), l'étude de la trajectoire d'un genre ne peut pas faire l'économie de celle de ses dernières manifestations, de même qu'elle doit se garder du mode comparatif, qui tend le plus souvent à faire des « œuvres de la fin » les versions fanées d'une production anciennement florissante. La position de Géraldine Toniutti est en effet plus nuancée et moins dépréciative, en ce qu'elle accorde un rôle pleinement dynamique aux œuvres tardives au sein de l'histoire littéraire :

les textes tardifs interviennent bien à la fin d'une tradition, au contraire du précurseur qui annonce, anticipe et prépare, mais la redynamisent par divers moyens narratifs. Leur statut relève de la contingence : au fond, leurs innovations auraient très bien pu donner lieu à une nouvelle tradition qui aurait pu les faire passer de tardifs à précurseurs (p. 15).

En mettant la lumière sur le corpus tardif, la notion relativise ainsi l'idée de stagnation qui accompagne généralement la reproduction du modèle d'analyse centré sur l'étude des textes précurseurs<sup>2</sup>. Elle contribue également à envisager les textes sur un mode horizontal, en termes de « générations » (p. 25), où chaque génération est susceptible de développer une poétique propre, bien que tributaire de celle(s) qui précède(nt).

L'intérêt pour les œuvres tardives dont témoigne la proposition théorique de Géraldine Toniutti s'inscrit dans cette tendance relativement récente de la critique qui appelle à l'étude de corpus révélateurs non pas de signes novateurs, mais plutôt de rémanences et de continuités. Le collectif sur les arrières-gardes du xx<sup>e</sup> siècle dirigé par William Marx<sup>3</sup> participe de ce même mouvement, et bien que le concept d'*arrière-garde* implique un positionnement historique bien éloigné du Moyen Âge, il ne repose pas moins sur des présupposés similaires à la notion élaborée dans *Les derniers vers du roman arthurien*, non seulement en raison des œuvres

<sup>2</sup> Ce modèle est notamment exposé par Judith Schlanger qui, dans une contribution consacrée à la notion de « précurseur », fait clairement apparaître les présupposés négatifs à l'égard des œuvres tardives : « L'histoire culturelle du changement parle de pionniers et d'attardés : de pionniers qui ont le mérite d'ouvrir, d'initier, de dégager un nouvel espace, et d'attardés ou d'épigones qui continuent par inertie à produire des œuvres qui convenaient autrefois, mais qui ne correspondent plus désormais à l'esprit de l'époque (car les attardés sont devenus inadéquats et rétrogrades non pas parce que ce qu'ils font est mauvais en soi, mais parce que ce n'est plus le juste moment de le faire) » (Judith Schlanger, « Le précurseur », dans Jacques Neeffs (dir.), *Le Temps des œuvres. Mémoire et préfiguration*, Saint-Denis : Presses universitaires de Vincennes, coll. « Culture et Société », 2001, p. 17-18).

<sup>3</sup> William Marx (dir.), *Les Arrières-gardes au xxe siècle. L'autre face de la modernité esthétique*, Paris : Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 2008.

« retardataires » auxquelles il s'intéresse, mais aussi en ce qu'il convie à délester ces œuvres des présupposés dépréciatifs qui leur sont souvent associés. William Marx écrit à ce sujet que les arrière-gardes littéraires invitent à « une conversion du regard, détachée autant que possible de la notion si prégnante de progrès<sup>4</sup> », propos qui rejoint les postulats critiques de Géraldine Toniutti. Si les notions d'arrière-garde et de tardivité supposent aussi, dans les deux cas, une attitude particulière des œuvres concernées face à leur héritage littéraire (attitude intrinsèque au fait de « venir après »), la tardivité postule quant à elle explicitement l'existence d'une poétique propre aux œuvres tardives (p. 14). En plus de déplacer le regard vers les dernières manifestations d'un genre, la tardivité suppose ainsi une dynamique différente et la convocation de nouveaux mécanismes d'écriture ; l'étude des textes « finisseurs » sous l'angle de la tardivité permet par conséquent d'inscrire ces derniers historiquement *et poétiquement* par rapport aux textes qui les précèdent.

## Le choix d'une forme anachronique

Parce qu'ils surviennent par définition « sur le tard », les textes tardifs ont partie liée avec l'anachronisme, que l'on peut comprendre comme un « état de décalage entre le moment où un événement se produit et celui où il aurait dû se produire<sup>5</sup> ». Cette condition intrinsèquement anachronique contribue à faire des œuvres tardives « des survivances, voire des résurgences, dont il s'agit de décrire les mécanismes communs et les enjeux pour l'histoire littéraire et culturelle » (p. 16). La dimension anachronique du corpus tardif étudié par Géraldine Toniutti est fortement marquée, au sens où les derniers romans arthuriens en vers font le choix d'une forme perçue comme obsolète avec l'essor de la prose et sa quasi-domination de la matière arthurienne dans la seconde moitié du xiii<sup>e</sup> siècle. Le vers est déphasé, déjà en voie d'obsolescence à la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, et ce choix formel entraîne d'autres, d'ordre générique, qui définissent les derniers romans arthuriens, dans une conjonction particulière entre une forme, des techniques narratives d'imitation de la prose et un mode de représentation de l'univers arthurien. Les romans tardifs, même s'ils sont en vers, sont en effet « à la croisée de deux esthétiques » (p. 633). D'une part, ils imitent certaines structures et techniques narratives de la prose telles que l'entrelacement ou la surenchère (p. 493-554), ce qui permet de « redynamiser un genre et une forme en perte de vitesse, en flattant les goûts du lecteur par des

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>5</sup> Frédérique Fleck, « Anachroni(sm)e : mise au point sur les notions d'anachronisme et d'anachronie », *Atelier de théorie littéraire de Fabula*, 2001, [https://www.fabula.org/atelier.php?Anachronisme\\_et\\_anachronie](https://www.fabula.org/atelier.php?Anachronisme_et_anachronie).

stratégies narratives qui ont déjà porté leurs fruits » (p. 634). La tardivité des derniers romans arthuriens en vers n'est donc pas réactionnaire : l'écriture versifiée n'est pas une résistance à la prose, mais une tentative de faire profiter le vers des innovations de la prose. D'autre part, si le choix d'une forme conditionne habituellement des traitements distincts du chronotope arthurien (cf. Chapitre 2), l'univers des derniers romans en vers se trouve largement imprégné de traits propres à celui des cycles en prose :

en plus de l'intervention de personnages exclusifs à la prose ou du moins à l'historiographie, Arthur reprend son rôle de *dux bellorum* et les personnages ne se scindent plus entre les bons et mes méchants. L'effet en est transformé : c'est un monde contrasté qui est proposé au lecteur, nourri des divers visages que prend le roi Arthur dans les différentes productions qui le mettent en scène (p. 633).

Ces textes présentent encore l'atmosphère joyeuse propre au vers, mais ils façonnent aussi un monde complexe, qui suggère, comme dans les cycles en prose, des possibilités diégétiques multipliées. Les derniers romans arthuriens en vers se présentent alors comme des œuvres hybrides, résultant des interactions entre vers et prose. Ces œuvres sont donc loin d'être des reprises mécaniques des premiers romans en vers, puisqu'à partir du moment où la prose s'est imposée, le choix du vers conditionne la présence d'éléments formels et diégétiques qui distinguent les œuvres tardives de leurs prédécesseurs versifiés.

Le degré de distinction n'est toutefois pas le même d'un texte à l'autre, et les analyses proposées par Géraldine Toniutti permettent de bien identifier, au sein des derniers romans arthuriens en vers, les différentes déclinaisons de la tardivité. Les plus anciens textes du corpus, *Claris et Laris*, *Rigomer* et *Floriant et Florete*, se montrent en effet plus attachés que les autres à l'écriture des précurseurs. Dans les deux premiers cas, le goût pour la parodie inscrit les textes dans la veine anti-romanesque du début du xiii<sup>e</sup> siècle ; dans le cas de *Floriant et Florete*, l'attachement aux prédécesseurs se manifeste plutôt par une forte intertextualité, qui passe par la citation d'œuvres antérieures et la réécriture, deux procédés qui mettent en lumière des liens de filiation et de parenté avec les premiers romans arthuriens en vers. Comme le résume Géraldine Toniutti, « le rapport au genre de ces trois textes, envisagé dans sa dimension historique, est celui de la survivance » (p. 638)<sup>6</sup>. Les textes les plus récents, à savoir *Escanor* et *Melyador*, instaurent quant à eux une rupture plus nette et se présentent « comme des résurgences d'un genre et d'une forme dont la fin est déjà irrémédiablement consacrée » (p. 638). *Biaudouz*

---

<sup>6</sup> L'autrice rattache par ailleurs cette forme de tardivité à la notion de *secondarité* (cf. Judith Schlanger, *Le neuf, le différent et le déjà-là : une exploration de l'influence*, Paris : Hermann, 2014 et *La mémoire des œuvres*, Paris : Nathan, coll. « Le texte à l'œuvre », 1992).

constitue pour sa part une sorte d'hapax, un témoin à part, « qui démontre le caractère protéiforme de l'écriture tardive, capable de soumettre le roman arthurien en vers à toutes les expérimentations littéraires » (p. 25). Si les derniers romans arthuriens en vers développent tous une esthétique tardive, ils n'engagent pas pour autant le même degré de tardivité.



L'ouvrage de Géraldine Toniutti est riche d'analyses stimulantes et les réflexions qu'il propose sont précieuses, non seulement en ce qu'elles permettent de mieux comprendre la poétique des derniers romans arthuriens en vers, mais aussi parce que l'entreprise de circonscription dont elles relèvent sert plus largement l'ensemble des corpus tardifs. En inscrivant poétiquement les textes « finisseurs » dans la trajectoire d'un genre, la tardivité se présente en effet comme une notion mobile, appelée à soutenir l'étude d'autres corpus. Il convient cela dit d'en user avec une certaine prudence, c'est-à-dire en gardant à l'esprit que la tardivité et la production qu'elle circonscrit sont nécessairement des constructions *a posteriori*, qui profitent de la vue surplombante de la critique : les œuvres délimitées par cette notion ne se sont pas écrites en se pensant les dernières représentantes d'une pratique d'écriture — mais on peut à l'inverse se demander si les œuvres tardives ne le sont pas précisément parce qu'elles ne savaient pas qu'elles l'étaient.

Il faut ajouter à cette précaution un point à nuancer. La focalisation sur le corpus arthurien tend à créer un effet d'ornières et à étendre l'essoufflement du vers, qui s'opère dans le roman au courant du xiii<sup>e</sup> siècle, à l'ensemble des productions narratives. Géraldine Toniutti rend d'ailleurs le déclin du vers responsable de celui du roman arthurien en vers, comme si ce dernier avait été victime d'une dépréciation plus large à l'égard de la forme versifiée : « L'épuisement de cette production s'exprime alors surtout par le déclin du vers comme forme de la narration » (p. 641), écrit-elle. Cette explication se fonde sur le discours critique qui a plusieurs fois souligné « l'hégémonie progressive de la prose<sup>7</sup> », qui s'implante au xiii<sup>e</sup> siècle et qui, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, « détient à peu de chose près le monopole de la narration<sup>8</sup> ». Le vers se spécialise : il prend une « coloration affective et subjective<sup>9</sup> » et, comme l'écrit Géraldine Toniutti, son maintien « dans le dit et la poésie au xiv<sup>e</sup> siècle est donc cohérent en ce qu'il traduit les états d'âme et impressions d'un "je" » (p. 362). Or la prédominance de la prose touche

<sup>7</sup> Michel Zink, « Le roman », dans Daniel Poirion (dir.), *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, vol. 8, t. 1 (*La littérature française aux xive et xve siècles*), Heidelberg : Winter Universitätsverlag, 1988, p. 203.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 205.

essentiellement deux domaines — l'écriture de l'histoire et le roman<sup>10</sup> — et s'il est vrai que le vers devient surtout, aux xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles, la forme, marquée, de la lyrique, il n'a pas pour autant déserté l'ensemble des corpus narratifs<sup>11</sup> : le récit allégorique, par exemple, s'écrit encore presque exclusivement en vers à la fin du Moyen Âge, ou bien il alterne le vers et la prose au sein d'un prosimètre. On peut alors se demander si l'adoption progressive de la prose par le roman arthurien a été encouragée par un délaissement plus large du vers ou si le roman arthurien ne s'est pas plutôt trouvé à être l'un des principaux acteurs de ce délaissement. La question demeure ouverte, et le seul fait de la poser montre bien en quoi l'ouvrage de Géraldine Toniutti s'inscrit pleinement dans les recherches et débats actuels en études médiévales.

---

<sup>10</sup> À ce sujet, cf. notamment Catherine Croizy-Naquet et Michelle Szkilnik (dir.), *Rencontres du vers et de la prose. Conscience poétique et mise en texte*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, 2017.

<sup>11</sup> De nombreux travaux récents, en particulier ceux de Pascale Mounier, réhabilitent la place du vers dans l'écriture narrative de la fin du Moyen Âge ; cf. par exemple son plus récent ouvrage : *En style poétique. L'écriture romanesque en vers autour de 1500*, Turnhout : Brepols, coll. « Texte, Codex & Contexte », 2020.

## PLAN

---

- [Autour de la notion de tardivité](#)
- [Le choix d'une forme anachronique](#)

## AUTEUR

---

Raphaëlle Décloître

[Voir ses autres contributions](#)

[raphaelle.decloitre@mail.mcgill.ca](mailto:raphaelle.decloitre@mail.mcgill.ca)

Courriel : [raphaelle.decloitre@mail.mcgill.ca](mailto:raphaelle.decloitre@mail.mcgill.ca)